

Études littéraires africaines

KEN Saro-Wiwa, *Journal de prison*, Paris, Stock, 1996

Michel Naumann



Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042703ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042703ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (1996). Review of [KEN Saro-Wiwa, *Journal de prison*, Paris, Stock, 1996]. *Études littéraires africaines*, (1), 70-71.
<https://doi.org/10.7202/1042703ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

tion orale qui se renforce par sa présence comme source importante de l'écriture.

L'article est suivi, ce qui n'est pas son moindre intérêt, par une importante bibliographie. Si celle-ci comporte des lacunes pour ce qui est des ouvrages théoriques susceptibles de nourrir une réflexion générale sur la relation entre oralité et écriture (mais sur cette question, il est facile de trouver d'autres bibliographies), elle représente en revanche un outil particulièrement appréciable pour une information documentaire sur l'oralité produite au sud du continent africain.

■ Jean DERIVE

■ KEN SARO-WIWA, *JOURNAL DE PRISON*, PARIS, STOCK, 1996

L'écrivain nigérian Ken Saro-Wiwa a été assassiné au début de l'année par les séides - ou plutôt les valets - d'une multinationale pétrolière, Shell. Ceux qui connaissent le tiers-monde ne sont plus surpris quand des forces étrangères interviennent pour tuer ou détruire dans des pays « hôtes ». On se souvient de l'émouvante évocation par Graham Greene, dans *Getting to Know the General*, d'un village panaméen dont certains habitants avaient été enlevés et incarcérés aux Etats-Unis, sur intervention de la United Fruit C°, pour avoir milité en faveur de l'ouverture d'une école primaire.

Mais la mort de Ken Saro-Wiwa peut aussi être l'occasion de se souvenir d'un autre auteur, un poète, assassiné il y a presque dix ans, accusé d'avoir tenté un coup d'Etat contre le général Babangida : Mamman Jiya Vatsa. Parmi les cadres de l'armée il représentait un secteur éclairé, populiste (au sens le plus positif du terme), il portait les espoirs des Nigériens, marqués par le fulgurant passage au pouvoir d'un autre soldat progressiste, Murtala Mohammed, qui avait fait reculer la féodalité et la bureaucratie à l'intérieur et avait contraint l'Angleterre, ancienne puissance colonialiste, à faire marche arrière dans sa politique très favorable à l'Afrique du Sud de l'Apartheid.

Mamman Vatsa est l'auteur de ces vers, intitulés « Before U.P.E. » où UPE signifie éducation primaire universelle, ce cadeau maintes fois promis aux Nigériens, donné, retiré, empoisonné :

*Je suis né
 Dans une famille pauvre.
 Il semblait que j'étais destiné
 A toujours préparer les plats
 Que d'autres devaient manger.
 J'avais l'esprit vif,
 Aussi vif que celui d'un fou
 Mon enthousiasme brûlait*

*Comme une torchère,
 Mais il y avait toujours
 Des fils de riches
 Qui ne se gênaient pas
 Pour insulter cette chance
 Dont j'ai toujours rêvé, sans le moindre espoir.*

Ken Saro-Wiwa, quant à lui, était né en 1941 dans l'est du Nigeria, il avait suivi des études secondaires au Government College d'Umaiha, puis supérieures à Ibadan. Opposé au Biafra, qu'il analysait comme un État Igbo, administrateur de Bonny Island pendant la Guerre civile (1967-70), homme d'affaires réputé, il avait approché avec succès presque tous les genres littéraires dans les années 70 avant de se consacrer plus complètement à la littérature dans les années 80. Il s'illustra dans le roman par la publication de *Sozaboy*, qui, à travers l'anglais-nigérian populaire de son narrateur, un jeune homme victime de la guerre, s'engageait contre cet aveuglement meurtrier qui avait ravagé son pays ; mais pour beaucoup de Nigériens il était d'abord le génial créateur d'un *picaro*, Basi, qui battait tous les records d'audience à la télévision et dont les aventures dérisoires présentaient une critique mordante de l'arrivisme et des illusions des riches et des puissants.

Son engagement à la tête du MOSOP, pour les Ogboni, menacés par un désastre écologique dû à l'exploitation pétrolière extrêmement profitable de la région, devait l'amener à franchir les limites du tolérable pour l'oligarchie militaire et la multinationale Shell : il avait impliqué l'ONU, il présidait l'Organisation africaine des droits des minorités ethniques, chassé Shell de l'Ogoniland, affaibli les chefs traditionnels et impulsé une lutte nationalitaire à certains égards. Le combat écologique est susceptible de s'enflammer ailleurs au Nigeria : taux de pollution des eaux et de l'air à Lagos où il y a dix fois plus de maladies respiratoires que chez nous, torchères Agip et champs où pourrissent les tubercules, pluies acides, destruction de la flore et de la faune aquatique par Shell à Iko, taux de cancers dus aux industries chimiques de l'État d'Anambra, bronchites et maladies de peau liées aux cimenteries de Bénin-City, difformités et lésions cervicales dues aux déchets des tanneries de Kano jetés dans la Challawa...

Nous avons jadis craint pour Soyinka et Ngugi Wa Thiong'o. La vague démocratique de 1989 ne doit pas faire illusion et provoquer le moindre relâchement de la part de ceux dont le devoir est de faire tout leur possible pour assurer la sécurité des écrivains africains. La publication du *Journal de prison* de Ken Saro-Wiwa est bien sûr essentielle, mais nous ne devons avoir d'autre objectif qu'un monde où ni cet ouvrage, ni *L'homme est mort* de Soyinka n'auraient eu à être écrits.